Ateliers d'écriture

au Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups parc et maison de Chateaubriand

Le projet Chateaubriand #1

Recueil de la saison 2017-2018

Des nouvelles de Chateaubriand ?







ISSN: 2804-133X

ISBN: 979-10-93187-37-2

Dépôt légal : mai 2019 pour la version papier

Ateliers d'écriture

Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand

Le projet Chateaubriand #1

Recueil de la saison 2017-2018

Des nouvelles de Chateaubriand?





Des nouvelles de Chateaubriand?

Département des Hauts-de-Seine
Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de
Chateaubriand
Mai 2019
Reproduction interdite © tous droits réservés
Ne peut être vendu

Conception et animation des ateliers : Anne-Florence Ghali Relecture et mise en page : Olivia Sanchez Photographie de couverture : CD92/Vincent Lefebvre Depuis 2015, le Domaine départemental de la Valléeaux-Loups – parc et maison de Chateaubriand propose des ateliers d'écriture, alliant partage du plaisir des textes et diversité des écritures.

Ces ateliers sont au cœur du projet culturel de la maison de Chateaubriand.

Ils contribuent à l'un des enjeux majeurs d'une maison d'écrivain : encourager la pratique et susciter l'envie d'écrire.

En 2018 a été expérimenté un nouveau cycle d'ateliers : l'écriture d'une nouvelle en six séances — une nouvelle dans laquelle devait se glisser, d'une manière libre, au moins un lien avec l'univers de Chateaubriand.

Sous la conduite d'Anne-Florence Ghali (Les Écriliens78), sept personnes ont participé à ces ateliers. Le présent recueil réunit les textes qu'ils ont imaginés, construits, écrits et achevés

Nous remercions de leur participation

Anne-Florence Ghali, animatrice des ateliers d'écriture

et les sept auteurs

Gilles Davary Isabelle Fiévet-Rossignol Max Galula Anne-Cécile Lecompte Marie Le Seviller Nadia Mouton David Pereira

«La plupart du temps, il dictait à son secrétaire intime, en marchant d'un angle de son cabinet à l'autre ; mais, quand le secrétaire n'était pas là, et que l'inspiration était venue, il s'assevait à une petite table dressée auprès de la fenêtre, où se trouvaient préparés des carrés de papier en monceaux, demi-feuilles d'une grande page coupée en deux. Il les chargeait rapidement de quelques lignes de sa plus grosse écriture, courant tout de travers, sans rature, sans arrêt, avec presque autant de gouttes d'encre que de mots. Il passait à la hâte de l'un de ces feuillets à l'autre, car il n'écrivait que sur l'une de leurs faces ; et ils allaient, jetés de côté confusément, sans subir ni buvard ni poudre, se tacher à l'envi, se coller ensemble et se noircir des deux parts. Il interrompait assez souvent cette coulée primitive. c'est ainsi qu'il l'appelait, pour se promener à grands pas autour de la petite table, couvant de l'œil son travail, ou pour regarder en silence par la fenêtre, comme s'il demandait du secours au ciel ou à la rue : puis il allait reprendre la plume, et il ne quittait jamais cet exercice que le chapitre ou la dépêche ne fussent terminés.

Alors il rassemblait tous les feuillets épars autour de lui, leur donnait des numéros, et les repassait à tête reposée. Là commençait une seconde élaboration plus lente que la première ; il la nommait la *refonte* et n'aimait pas à en être distrait. Il y changeait les termes, coupait

12 Préface

les périodes trop longues, coordonnait les phrases incidentes, poursuivait à outrance les amphibologies et les *qui* et *que* trop répétés, écueil de notre langue. disait-il: il retranchait rarement de la pensée primitive. il v ajoutait plus souvent. Enfin, il encombrait cette fois son texte de ratures si abondantes qu'il fallait, pour s'v retrouver, toute l'expérience de son secrétaire intime. Celui-ci recopiait le brouillon sur des carrés de papier tout semblables aux premiers et écrits également sur une seule face, à lignes fort écartées, pour livrer plus d'espace aux corrections, et afin que, si la révision venait à entraîner la suppression d'une feuille, il n'y eût à recommencer que peu de besogne. Cette seconde copie était lue à haute voix à l'auteur, qui la suivait tant bien que mal, sur son informe manuscrit. À cette troisième épreuve il jugeait mieux, assurait-il, de la portée de la phrase, de sa transparence et de son euphonie; aussi corrigeait-il encore, et, quand il s'agissait d'une dépêche. c'était cette même copie, retouchée de sa main, que je transcrivais de la mienne pour le ministère, ou, comme il le disait, pour le roi. Puis, en la relisant lui-même devant moi d'une voix basse, mais cadencée, et en y surveillant rigoureusement la distribution des points et des virgules. il provoquait et encourageait mes humbles observations. presque toujours pour les réfuter quand elles n'étaient pas de tout point approbatives, de loin en loin pour s'y rendre ; enfin, après ce tamisage suprême, il me livrait la dépêche signée : Chateaubriand [...].

Quant à la page des *Mémoires d'Outre-Tombe* tracée incessamment la nuit comme le jour, avant, après et même quelquefois pendant la prose officielle, bien que privée de ma transcription et de la révision finale, elle

Préface 13

n'en était pas plus négligée pour cela; car, après le troisième examen immédiat sur la copie du secrétaire intime, elle allait reposer dans le carton de l'ouvrage en cours d'exécution. Peu de jours après, l'auteur l'en retirait lui-même pour la soumettre à une critique raisonnée, ainsi qu'à une épuration grammaticale qu'il appelait le crible à froid. [...] »

Comte de Marcellus, *Chateaubriand et son temps* (1859), préface

Gilles Davary

Les sous-lieutenants

Au Café des Officiers, près le Champ de Mars, on croise au moins autant d'officiers qu'au sein même de l'école royale militaire qui fait face à ce vaste pré. On y prépare moins la prochaine guerre qu'on y raconte ses propres campagnes, surtout celles que l'on n'a pas faites.

C'est là qu'un homme de haute stature, le cheveu long, bouclé sur les épaules, attend son visiteur, en retard, attablé en terrasse, les yeux plissés face au soleil. Il y a donné rendez-vous à l'un de ses compatriotes de Saint-Malo.

Vêtu en bourgeois, un jeune homme – on lui donnerait vingt-deux ou vingt-trois ans – balaie la terrasse des yeux, repère et prend place à la table voisine. Il sort un livre et se plonge en lecture en attendant que le garçon le repère et prenne sa commande.

Pour se donner bonne contenance, le jeune homme sort une pipe et cherche ses allumettes.

Court sur patte, épaules massives, teint basané et cheveux noirs, il est tout le contraire de son voisin de table qui l'observe du coin de l'œil, l'air de rien.

- « Est-ce cela que vous cherchez ? fait-il, en lui tendant une boîte d'allumettes.
 - Oui, merci. C'est très aimable à vous.
- Sans vouloir vous déranger, me feriez-vous l'aumône d'une pincée de tabac ?
- Je vous en prie », fait le Méditerranéen en lui tendant sa blague.
- Le Malouin bourre sa pipe, reprend les allumettes, allume et rend son tabac à son voisin.
- « Militaire ? car on ne vient pas ici, si l'on n'est pas de cet état.
- Oui, en effet, et je suppose que c'est également votre cas, dit-il en se tournant plus directement vers lui, comme pour constater *de visu* à qui il a affaire.
- Oui, plus ou moins. Plutôt moins que plus d'ailleurs. Infanterie. Régiment de Navarre, autrefois à Cambrai, Dieppe puis Rouen. En congé et bientôt définitivement retiré.
- Artillerie. Régiment de la Fère, à Valence puis Auxonne. En congé depuis. En instance de

reprise d'activité.

- Sud de la France ? Pardonnez-moi, mais l'accent...
 - Non. De Corse.
- J'ai bien connu un adjudant qui venait de Corse, à l'époque où je n'étais qu'un mince sous-lieutenant*. »

La glace brisée, verre devant eux, les deux hommes conversent sur l'état militaire en ces années de bouleversement, depuis les événements de la Bastille qui ont eu lieu trois ans plus tôt, puis en viennent à évoquer les émeutes de l'avant-veille qui ont conduit la populace échauffée à saccager les Tuileries, la résidence du roi de France lui-même.

Autant le Malouin est heureux d'avoir à qui parler, autant le Corse reste peu loquace, sur la réserve, on eût dit renfrogné si ce n'était un état naturellement taciturne. Pourtant, chacun convient que la situation actuelle s'avère inquiétante. « Quand même, le Roi qui ne fait rien! » s'emporte celui qui se dit capitaine d'artillerie et chez qui tant d'impuissance suscite le mépris. Le Breton, plus disert, fait part à son interlocuteur de son appréciation des événements et surtout de sa

^{* «} Personne ne s'occupait de moi ; j'étais alors, ainsi que Bonaparte, un mince sous-lieutenant tout à fait inconnu [...]. » (Chateaubriand, Mémoires d'outre-tombe, livre V, chapitre 15.)

crainte qu'il s'agisse là d'un fait d'ampleur beaucoup plus religieuse que politique. « C'est le Trône que l'on saccage, que l'on bafoue. Où cela pourra-t-il s'arrêter ? Et si l'on touche au Trône, on s'en prendra demain à l'Autel. »

Les deux hommes s'observent, autant qu'ils s'écoutent. Sans sourire mais sans animosité non plus, ils ont l'air de se jauger.

Le Malouin aperçoit alors l'homme qu'il attendait depuis une demi-heure. Il lève le bras vers lui et se lève. Se tournant vers le Corse :

« Je vous prie de bien vouloir m'excuser de mettre fin à cette intéressante conversation mais je dois partir céans. Au plaisir de vous revoir, Monsieur. Je me nomme François-René de Chateaubriand.

— Napoleone Buonaparte. »

Nadia Mouton

Disparitions

Un murmure étouffé lui parvenait de loin en loin. « Ma..moiselle, ..demoi...., rév....-vous. » Elle flottait comme dans du coton poudreux. La voix insistait. Elle résistait. La voix s'éleva, autoritaire : « Réveillezvous ! » Les timides tapotis finissaient par claquer contre ses joues. Une odeur diffuse d'éther planait dans l'atmosphère. Elle s'efforça d'ouvrir les paupières, à contrecœur. Au-dessus de sa tête, s'étalait une surface trouble d'un blanc laiteux. Elle se sentait lentement glisser, comme sous l'effet de légers balancements.

Lorsqu'elle émergea, elle était allongée sous le drap blanc d'un lit métallique. Le produit anesthésiant ne lui était dorénavant plus d'aucun secours. Silence. À l'autre bout de la chambre, parallèlement au sien, un second lit, visiblement occupé. Entre les deux : le vide, cerné de quatre murs trop blancs. La présence humaine dans l'autre lit la rassura. Échanger quelques mots, échapper au silence, au vide creusé par l'absence. Elle se demandait combien de temps s'était déjà écoulé depuis sa sortie d'intervention.

À cet instant, un homme pénétra dans la chambre. Il glissa à pas feutrés jusqu'au chevet voisin. Il s'assit sur le lit avec une infinie précaution, prit doucement une main entre les siennes, se pencha lentement au-dessus du visage et chuchota quelques mots. La femme sourit. La courbure du dos de l'homme dessinait comme un arc de cercle autour d'elle : une bulle d'intimité et d'affection.

Au début, bien qu'un peu déplacée en ces circonstances, elle trouvait leur complicité touchante.

De temps à autre, l'homme s'éclipsait. Puis, il réapparaissait, les mains chargées d'un café chaud, dont l'odeur se répandait dans l'espace, de friandises, et même d'un magazine. Elle avait pu apercevoir la princesse Kate sur la page de couverture. Elle arborait un air triomphal, comme si sa grossesse lui conférait un pouvoir suprême. Ce choix lui parut de très mauvais goût.

À chaque va-et-vient, il passait devant elle, sans

lui adresser le moindre regard. Ratatinée au fond de ses draps de désert blanc, elle était comme anéantie par l'indifférence. « Je ne pourrai pas venir te chercher, j'ai trop de travail », lui avait-il annoncé. Elle n'avait pas insisté ; à quoi bon ? « Tu choisis, c'est lui ou moi », avait-il lâché pour clore le débat lorsqu'elle lui avait annoncé sa grossesse. Son corps avait pourtant tenté de l'alerter du danger. Elle s'était évanouie à deux reprises. Pour autant, elle n'avait pas su décoder le message. Elle avait agi dans l'urgence, sous la pression extérieure. Elle avait banalisé la situation. C'était un malheureux accident, voilà tout. Il n'avait jamais parlé d'enfant. Elle se sentait totalement incapable d'élever seule un enfant. Sa décision fut rapidement prise.

Combien de temps allait-on la retenir encore dans cet espace stérile ? Elle entendit le couple rire. Comment osaient-ils ? Dans de telles circonstances ? Elle se mit à haïr ce couple égoïste, de vulgaires hypocrites, aussi inconscients que grotesques. Elle n'avait plus qu'une obsession : quitter ce lieu exécrable au plus vite.

C'est alors qu'une blouse blanche fit son apparition. Elle avança dans sa direction et lui prit sa tension. La pression croissante du tensiomètre lui broyait littéralement le bras. Elle eut envie d'hurler mais aucun son ne parvint à sortir de sa bouche. Le cri restait désespérément noué

dans sa gorge. Elle était libre de partir désormais. Seule, elle rasait presque les murs en regagnant la sortie de la polyclinique des Vallées. Elle savait qu'il lui était formellement interdit de conduire dans son état. Mais qui s'en souciait? Elle pénétra discrètement dans sa voiture, toute encombrée de mauvaise conscience. Machinalement, elle alluma le chauffage. Elle manœuvrait comme un automate, les yeux dans le vague. Elle songeait à la réaction de l'échographe lorsqu'il avait pointé du doigt les masses brunes en s'écriant presque – comme s'il venait de découvrir un spécimen rare – « Il y en a deux, vous voyez ? » Cette attitude l'avait profondément consternée. Pourquoi lui infliger la vision de ces deux vies en gestation, alors qu'elle s'apprêtait précisément à s'en séparer ?

Maintenant, elle se retrouvait là, au volant de sa voiture, avec cette pesanteur atroce sur les épaules. Elle se sentait tellement lasse. Une vieille tortue, avec sa carapace énorme, si lourde et pourtant toute creuse. Elle traversa avec appréhension la Vallée-aux-Loups auparavant si chère à son cœur. Au début de leur rencontre, ils découvraient, émerveillés, le charme particulier des parcs environnants. Elle chérissait l'ambiance si romanesque du domaine de Chateaubriand. Ils y avaient passé de si doux moments.

Elle traversa le salon sans prendre la peine de fermer la porte d'entrée. Elle se dirigea tout droit vers son lit et s'y laissa choir. Lorsque son compagnon rentra, il la découvrit affalée, le visage ravagé et le regard flottant dans le vide. Il se réfugia lâchement dans la cuisine pour lui préparer un improbable plat de pâtes. Elle n'avait pas faim, mais elle mangea quand même. Parce que c'était chaud. Parce que c'était le seul geste de réconfort qu'elle pouvait raisonnablement espérer. Elle mastiqua instinctivement les longs fils de caoutchouc jaunâtre, les avala sans même s'en rendre compte puis sombra dans un sommeil de plomb.

À présent, elle se trouve debout dans la pénombre, les pieds à même le sol en terre battue. À la main, elle tient une pioche. Un sac poubelle repose à terre, hermétiquement fermé. Il faut creuser. Enterrer le sac de plastique noir. Et puis, oublier. Chaque fois qu'elle ôte une pelletée de terre, elle sent comme une tenaille lui broyer les côtes. Un sifflement aigu s'échappe de sa bouche à chaque inspiration. Et si la police la démasquait ? Ce serait la prison, la prison à vie, à coup sûr. Son corps est tout secoué de sueurs froides. Elle suffoque.

Un gémissement effroyable la réveilla en sursaut. Elle restait pétrifiée, couverte de sueur, cherchant à reprendre ses esprits. Elle ne parvenait pas à chasser les images obsédantes. Au prix d'un effort surhumain, elle se leva pour boire quelques gorgées d'eau et respirer quelques bouffées d'air. Elle sentit la fraîcheur de l'eau se propager le long de son œsophage. Elle aurait dû faire plus attention. Pourtant, elle mettait une alarme à heure fixe pour ne pas oublier de prendre sa pilule. Que lui était-il arrivé ? À présent, il était trop tard. Elle ne pouvait plus faire marche arrière... Sa raison lui avait dicté une décision que son corps réprouvait ostensiblement. Elle pressentait que désormais, elle ne trouverait plus le repos. Déjà, des barreaux invisibles se refermaient sur sa poitrine et lui bloquaient la respiration. Elle avala des cachets pour ne plus rien sentir.

Bien avant l'aube, elle s'était glissée sous la douche. Elle avait recouvert son gant d'une épaisse couche d'exfoliant. Elle s'était mise à frotter méticuleusement chacun des centimètres de la peau de son corps. Elle gommait, consciencieusement, peaux mortes après peaux mortes. Aucune cellule ne devait en réchapper : pas la moindre trace. Elle s'acharnait à faire peau neuve, question de survie. Les cellules se régénéraient en trois semaines. C'était scientifiquement prouvé. Elle appuyait tant et si bien que sa peau rougit jusqu'au sang. L'eau était froide. Il fallait fouetter le sang, sortir de cet état, échapper à l'abattement et à tout le reste, fuir, éloigner le cauchemar.

Désormais, elle travaillerait d'arrache-pied. Elle consacrerait toute son attention aux autres. C'était sa seule issue : se jeter à corps perdu dans le don de soi. S'oublier, telle était sa nouvelle obsession.

Elle se badigeonna de crème hydratante. Elle en était recouverte, comme d'un immense plâtre, qu'elle s'efforçait d'intégrer dans sa peau, telle une invisible armure. Ensuite, elle procéda au lissage, mèche après mèche, de sa chevelure. Le brushing devait être impeccable. Puis, elle s'attaqua au maguillage. Elle appliqua un anticerne. Les stigmates de la veille commençaient à s'estomper. Elle ajouta une couche de fond de teint pour camoufler, unifier, faire bonne figure. Elle dissimula les ultimes traces du carnage en appliquant un fard à paupière. Elle acheva sa manœuvre par une touche de rouge à lèvres assez soutenu. Elle créa une dernière diversion en s'aspergeant d'un parfum légèrement fleuri. Elle était parée pour l'opération « habillage ». Elle choisit une tenue sobre mais élégante. Alors, elle se crut fin prête à affronter le regard du monde.

Dehors, chacune de ses expirations dégageait un halo de fumée dans l'air. Elle s'installa dans sa voiture de fonction. Elle avait rendez-vous à Dreux, à une heure de route. Le printemps peinait à chasser l'hiver. Il faisait un froid humide. Frigorifiée, elle mit le chauffage en position maximale. Elle s'éloigna avec soulagement de la ville, de ses bruits, de ses futilités et de ses drames. Le paysage boisé la transportait; elle s'enfonçait dans la nature comme en un refuge. Une brume tenace s'accrochait à la racine des herbes encore givrées du petit matin. Elle éprouvait une sorte d'apaisement à conduire ; sur l'asphalte, s'enfuir pour une nouvelle destination, un ailleurs. Sur les bas-côtés, les rangées d'arbres défilaient, avec une régularité hypnotique. Bientôt, le brouillard noya le paysage alentour dans d'épais nuages blanchâtres, effacant contours et reliefs. Plus elle avançait, plus il se densifiait. Soudainement attirée par l'opacité de la masse blanche, elle cala son pied sur l'accélérateur. Elle s'engouffra à toute allure dans l'épaisseur de la masse brumeuse. En une fraction de seconde, elle avait disparu.

Max Galula

Premier amour

« Soudain, la porte d'entrée claqua, le chien aboya et ma mère hurla.

C'était le premier jour de l'été 1796. J'avais quinze ans.

J'étais dans ma chambre, à l'étage; je me précipitai à la fenêtre à croisillons, et je vis François-René fuir, épaules penchées, presque à tomber.

Effrayée, sentant mon cœur s'affoler, je dévalai l'escalier.

Mère était évanouie. Qu'avait-elle pu lui dire ou lui reprocher pour qu'il parte sans même me dire au revoir ? Je la secouai sans ménagement.

Elle ouvrit enfin les yeux, et ses paroles, à peine audibles, me transpercèrent : "Il est marié!"

Je remontai lentement dans ma chambre. Je me sentais trahie. J'aurais voulu mourir. Notre complicité, sa douceur et sa retenue, rien n'était sincère. Nos escapades à cheval me paraissaient irréelles. Pas même un au revoir!

Je me suis alors effondrée dans ce fauteuil, tout près de cette cheminée. Un peu plus tard, j'avais en main mon journal intime, qu'on appelle en Russie journal des destins, j'en détachais les feuilles, et, une à une, je les froissais et les jetais au feu. Je ne pouvais, en fait, m'empêcher d'en relire certaines, que j'ai conservées. Elles suffisent, je crois, à raconter mon histoire. Je vais te les lire, avant de les brûler. »

Ainsi se confiait, le 5 avril 1806, Charlotte Ives à son amie de cœur Dorothy. Deux jours la séparaient de son mariage avec Samuel Sutton, officier de marine.

Et elle entreprit alors une lecture qui faisait revivre cet épisode, vieux de dix ans, et, tout simplement, son premier amour.

12 janvier : De retour à Bungay, grande a été ma surprise de trouver père servant le thé à un gentleman que je voyais pour la première fois. Dans son habit défraîchi, ce visiteur paraissait fatigué, amaigri, et il était mal rasé. Sa beauté et, surtout, sa jeunesse m'ont frappée quand il s'est levé pour

me saluer. Ses joues creuses, ses yeux enfoncés dans leurs orbites, ses cheveux, comme fous, ses traits réguliers dessinaient un visage qui ne pouvait me laisser indifférente. Son anglais était hésitant. Il ne devait pas, tous les jours, manger à sa faim car il dévorait notre cake du dimanche. Mais quelle tristesse semblait l'habiter! Ce sera mon répétiteur de français. J'ai senti que j'étais rouge comme le feu quand il m'a tendu la main. Comme elle était chaude! Comme j'aurais aimé la garder un peu plus longtemps.

Et leur conversation a repris. Ils revisitaient les chutes du Niagara, évoquaient leur voyage en Amérique, où père avait été envoyé comme missionnaire, avant son mariage.

Quel effort pour retenir son nom ! Vicomte François-René de Chateaubriand, chevalier de Combourg, chevalier de Malte.

Il aimerait être appelé, simplement, François-René

Mardi 18 février : Je guette sa venue. Il vient dès qu'il a terminé son enseignement à la Brightley School. Mon cœur bat quand j'entends son pas sur le perron. En un peu plus d'un mois, quelle importance il a pris dans ma vie ! J'adore quand il me fait lire la traduction de la *Divine Comédie*. Il revient toujours sur Béatrice, et insiste sur son âge, quand Dante en tomba amoureux. Elle n'avait que

huit ans. Serai-je un jour sa Béatrice?

Il est avare quant à son histoire. Et c'est par bribes qu'il m'apprend la mort de son frère et de sa bellesœur, guillotinés sous la Terreur : qu'il me raconte la prise de la Bastille, à laquelle il a assisté, et les arcanes de la Révolution française, qui a mis à bas son monde. Comme émigré, rien n'a été facile pour lui, en Angleterre. À son arrivée, c'était presque la misère. Il me raconte s'être nourri, parfois, en mâchant de l'herbe et du papier, en suçant des morceaux de linge trempés dans de l'eau! Et. ce cimetière qu'il a sous les yeux chaque fois qu'il se penche à la petite fenêtre de sa mansarde, semble entretenir ses souvenirs douloureux. Il souffre des nouvelles qui lui parviennent de la Vendée où la défaite des chouans serait imminente, comme l'exécution de leur chef. un certain Charrette.

22 février : J'ai travaillé une courte sonate de Dowland pour luth, que j'interpréterai au piano. Je suis impatiente de le sentir, bientôt, debout derrière moi, sa main effleurant, à peine, mes cheveux, avant de se poser sur mon épaule... Nous devenons proches. Le premier homme entré dans ma vie sera-t-il l'unique élu, et pour toujours ?

2 mars : Aujourd'hui, nous nous sommes assis près de la vieille roue du moulin, à l'arrière de notre demeure. Nous avons rapproché nos sièges d'osier, nos mains se cherchaient, se touchaient presque, quand mère nous a, gentiment, servi le thé... et, hélas, n'est pas repartie! Nous n'étions plus seuls.

Mère est toujours présente lors des leçons, car le voisinage, curieux, nous guette. Elle est plus souriante, plus coquette que d'habitude quand François-René est là. Je déteste quand elle parle de moi en m'appelant « la petite ».

8 mars : Il est vain de chercher mère ailleurs qu'en cuisine quand mon professeur est invité. Avec quel soin elle mijote les petits plats du souper!

Quand elle est seule, je la surprends, et c'est nouveau, à chantonner. Comme sont aussi nouveaux ses efforts pour paraître plus jeune, plus féminine. Qui la verrait pour la première fois ne devinerait jamais être en présence d'une épouse de pasteur.

Mes parents ont confisqué, ce jour, mon flacon de parfum, pourtant si discret, et ma pommade de lèvres.

Mardi 16 mars : François-René est parti sans le gilet de shetland que je lui ai tricoté, et qui lui va si bien. Qu'il est beau quand il le jette négligemment sur ses épaules !

Je dois être un peu folle. Profitant d'un moment d'inattention de mère, j'ai caché le gilet sous mon bras, et je me suis endormie, le tenant serré contre moi, après l'avoir embrassé en lui disant « Bonne nuit »!

Charlotte marque une pause. Elle semble, tout à coup, émue, et reprend sa lecture avec lenteur.

5 avril : Vite écrire ce qu'il est advenu ce matin.

En traversant le petit bois qui mène aux écuries, François-René a pris ma main, puis, ma taille. Sa main s'est faite pesante. J'étais troublée par ce contact, et, pourtant, je me suis coulée contre sa hanche. C'était la première fois que je sentais le corps d'un homme, sa musculature, sa chaleur. C'était délicieux... et effrayant. Je me suis mise à courir pour lui échapper. Quel épais silence s'est installé durant notre promenade!

8 avril : Aujourd'hui, mère s'est absentée pour visiter ses pauvres. J'ai supplié François-René de me raconter sa vie. Pour la première fois, il a accepté. Mais il reste évasif, et je pense que, par moments, il fabule! Il a évoqué alors son château à Combourg, lui qui vit dans une mansarde, sa jeunesse, sa complicité avec sa sœur Lucile, son voyage en Amérique, sa guerre dans les rangs des émigrés à Thionville où il a été blessé. Et, sont revenus dans son récit, la mer, son naufrage effroyable au retour d'Amérique, Saint-Malo, son port, ses remparts, et l'île de Bé, si petite qu'elle ne doit figurer sur aucune carte.

Il ne cesse de répéter qu'il sera un grand

écrivain! Peut-être, un jour, serai-je présente dans un de ses livres?

Au feu toutes ces pages.

11 avril : Magnifique journée. Mon Suffolk lui rappelle sa Bretagne natale, et, à cheval, nous découvrons tous ces bocages dont il ne se lasse pas. Aujourd'hui, sans raison, il s'est élancé au galop, a buté sur une souche et a chuté lourdement. Folle d'inquiétude, j'ai couru chercher du secours au village. Transporté à la maison, jambe fracturée, François-René va y demeurer. Mère l'a exigé. Sa décision, immédiate et sans appel, me donne l'impression qu'elle a dû beaucoup prier pour que cette chute advienne.

Quant à moi, j'ai honte de cette joie que je ressens en secret. Le savoir si proche, à toute heure, me comble et m'émeut.

2 mai : J'ai été passionnée par ce roman de Richardson où son héroïne, Clémentine, jeune Italienne, devient folle quand elle ne peut épouser le gentilhomme qu'elle aime, car il est protestant.

François-René est catholique... alors que moi... Ne rêvons pas.

23 mai : Quelle joie tous les matins de porter son petit déjeuner à l'étage. S'il devait vivre à jamais en Angleterre, et pourquoi pas, avec moi, j'aimerais me charger de cette tâche matinale. Je fais très attention, car je ne puis éviter de m'admirer dans le miroir vénitien accroché au niveau de la septième marche. Et, toujours, il me remercie et m'appelle sa « Young lady ».

Mère s'arrange parfois pour me précéder dans cette tâche. Il va falloir que j'écourte mes nuits.

J'ai écrit, ce matin, en tout petit, « love » sur son plâtre. Notre médecin enlèvera, demain, ce plâtre qui laisse à nu son pied, qu'au fil des jours, j'ai fait effort de ne pas caresser.

Lundi prochain s'achèvera mon travail de gardemalade, car mon « seigneur et maître » va nous quitter. Quel vide il laissera!

21 juin : Aujourd'hui, François-René est des nôtres. Les parents sont très excités, échangent des regards complices que je ne sais interpréter. Avant le repas, nous nous sommes pris la main pour une courte prière. Je me suis surprise à fixer mon regard sur leurs doigts qui s'entrecroisaient. J'ai eu du mal à retenir mes larmes. J'étais jalouse!

Pourquoi m'a-t-elle demandé, d'ailleurs, de les laisser seuls et de rejoindre ma chambre ? Je crois que...

Soudain la porte claqua, le chien aboya, ma mère hurla, et ma jeunesse s'en fut.

22 avril 1822. Une journée, semblable, dans sa monotonie, à toutes les autres. Élever seule ses trois garçons adolescents, en l'absence habituelle de son amiral d'époux, plus souvent sur mer que dans son lit, gouverner son foyer, s'occuper de sa mère vieillissante, tout cela dévore le temps de Charlotte Sutton.

Cet après-midi, et comme elle en a pris l'habitude, elle s'offre une plage de solitude et de détente. Elle va, enfin, pouvoir lire son quotidien habituel.

Très vite, il semble qu'il lui soit impossible de détacher son regard de cette première page, de déplier son journal. Elle s'est figée. Son rocking chair s'est immobilisé.

Son visage a pâli. Sa respiration s'est ralentie, se fait profonde. Ses mains impriment au journal un tremblement à peine perceptible. Les battements sourds de son cœur la surprennent. Elle ressent une sensation inexplicable de froid ; sa peau se hérisse. Elle fixe son regard dans le vide, puis sur son journal, puis dans le vide, et encore sur le journal. Le temps passe, et, toujours ce va-et-vient. Les souvenirs l'envahissent, se battent pour être au premier plan... Le jour où elle brûla son journal intime, le jour où son « seigneur et maître » prit la fuite comme un voleur, l'apparition miraculeuse de ce premier amour, qui mit tant de vie à leur

demeure; « je m'appelle François-René »; le baiser volé, en déséquilibre, juchés sur leur monture au cours d'une promenade; le plâtre et le pied nu, si harmonieux; leurs deux corps, en forêt, n'en faisant qu'un; le cri qui mit un terme au projet de ses parents, rêvant d'avoir un gendre français, mais, surtout, à son rêve à elle. Que tout cela semble loin, et, pourtant, combien précis!

Comme hypnotisée, elle lit et relit et relit encore, dans le *Morning Advertiser* de ce jour, ce titre :

Monsieur François-René de Chateaubriand est nommé ambassadeur à Londres.

Anne-Cécile Lecompte

Dead end

Le Ford Ranger maculé de feuilles mortes et de boue séchée file sur la route déserte, long ruban d'asphalte qui se déroule indéfiniment vers l'horizon brumeux. Sa linéarité en deviendrait presque dangereusement hypnotique. Faussement rassurante. Tu tripotes machinalement le bouton du tuner à la recherche d'une station pour calmer tes nerfs. Tu cherches le ronronnement familier de l'autoradio. La main gauche presque nonchalamment posée sur le cuir souple du volant, peau à peau, tu tâtonnes depuis quelques minutes à la recherche d'une station. Tu évites de penser au bandage de fortune poisseux qui te compresse la main droite. Tu te laisses absorber par le jour cotonneux qui fait

écho à ta propre léthargie. Même les grésillements persistants du poste de radio te grisent, tu suis distraitement leurs modulations tantôt dans les graves, tantôt dans les aigus.

La lande se fait omniprésente, hérissée de roches volcaniques. Les coulées de lave incandescente paradoxalement figées dans leur mouvement ondulatoire. La bruyère rose éclabousse cette palette minérale. Tu ressens le besoin d'une cigarette et de t'ébrouer comme un chien au contact de l'air frais. La vitrée baissée, tu humes avec avidité les effluves de tourbe, presque fumées et piquantes. Tu as fermé les yeux un court instant, rejetant la fumée par tes narines. L'amnésie serait si douce...

À la radio – il semblerait qu'on capte enfin quelque chose – une voix neutre et professionnelle débite mécaniquement les nouvelles. Tu ne sais même plus exactement quel jour nous sommes. Quelle importance ?

« La Route Nationale à nouveau coupée suite aux intempéries / Le tronçon ouest inaccessible aux automobilistes / Des centaines de foyers privés d'électricité / Les éleveurs en colère, des troupeaux entiers égorgés / Le retour des grands prédateurs ?... »

Tu jettes par réflexe un coup d'œil dans le rétroviseur. Personne à tes trousses, tu laisses échapper un soupir de soulagement. La ligne Dead end 39

de démarcation blanche se détache, graphique, sur l'asphalte brun, satiné par la pluie qui s'est finalement mise à tomber. Aussi loin que tu t'en souviennes, tu as toujours aimé la pluie... La bruine de tes balades d'enfance en forêt contre ta capuche fourrée, les gouttes s'écrasant lourdement sur les feuilles autour de toi, la nature bruissante et comme éveillée par cette douche revigorante. Plus tard, les averses tropicales et salvatrices dans la touffeur estivale. Et, plus près, trop près, le déluge assourdissant tandis que tu creusais la terre imbibée d'eau et meuble sous les coups de pelle déterminés.

Sur la banquette arrière, l'enfant assoupi serre dans son sommeil son petit ours en peluche. Sa poitrine se soulève paisiblement, régulièrement. Il est bercé par le mouvement souple du véhicule et par la pluie qui tambourine désormais contre la carrosserie. Il rêve et il gémit indistinctement. Le journaliste poursuit sa litanie du même ton monocorde : « ... Un corps retrouvé en forêt. La police ouvre une enquête pour déterminer les circonstances de la mort... »

Un oiseau de grande envergure détourne ton attention de la voix : c'est un pygargue qui se tient immobile sur une roche. Son regard jaune luit et sa fixité hypnotique te fascine. Tu en oublies peu à peu les mots qui s'égrènent et se délitent inexorablement : « … Le championnat de hockey

très attendu du public. Match d'ouverture ce soir... »

Une station service surgit de nulle part, tel un décor de cinéma. Providentielle ? Tu freines. Assez brutalement. Tiré de sa torpeur, l'enfant s'étire. Il te sourit dans les brumes d'un demi-sommeil. Vous êtes seuls tous les deux comme coupés du monde à cet instant. Arrêt sur image. Au bord d'une route. D'un territoire vierge à explorer. Personnages en vadrouille sortis du cadre.

La morsure du froid te fait frissonner. Ses crocs se referment brutalement sur ta gorge nue. L'écharpe colorée repose sur le siège passager, traînée lumineuse dans l'obscurité naissante. L'enfant, lui, a déjà franchi les portes coulissantes. De l'autre côté de la vitre, il brandit victorieusement un paquet de gâteaux à l'effigie de gros moutons bouclés. Tu voudrais lui sourire en retour mais tout ce que tu parviens à esquisser, c'est une grimace de douleur. La compresse s'est gorgée d'un sang pourpre dont les motifs aléatoires te remémorent le souvenir saugrenu des formes que prennent les nuages dans le ciel estival. La tête te tourne. Il te faut de l'eau fraîche, quelque chose à manger, un café aussi. Une cigarette.

Les toilettes sont désertes au fond du couloir impersonnel à l'odeur pourtant familière de détergent. Encore une chance, soupires-tu. Tu te passes de l'eau sur la nuque et tu fermes les yeux Dead end 41

pour faire cesser les flashs lumineux et les spasmes de douleur qui irradient ta main, ton bras et jusqu'à ton épaule. Tu prends finalement appui sur la faïence froide et tu redresses la tête. Quelques gouttes de sueur perlent à ton front et sur tes tempes. Tu te concentres sur elles pour éviter de croiser ton propre regard. L'enfant doit s'impatienter, il est temps de recomposer ton visage défait.

Au retour, tu t'arrêtes pour glisser un billet dans le distributeur de cigarettes mais c'est vers un vieux livre écorné que tu tends finalement la main après avoir marqué une brève hésitation. Comme au ralenti, tu essuies ta main encore humide sur ton jean, puis tu le fais pivoter vers toi, soudainement avide d'en déchiffrer le titre sans bien savoir pourquoi. « Mémoires d'outre-tombe ». Tu fais immédiatement le lien avec l'écrivain français, Chateaubriand, et sa présence pour le moins inattendue t'arrache un sourire.

Tu l'empoches sur une intuition. Qui sait ?

À la radio, dans la boutique, le crooner n'en finit plus lui aussi de mourir d'amour. Sa voix s'éteint à mesure que tu t'éloignes sur le parking. Comme tu te retournes, tu saisis au vol l'image de l'employé qui se replonge dans la lecture d'un gros volume sous la lumière crue des néons, indifférent à vos silhouettes spectrales avalées par la nuit qui tombe.

Comme le soleil décline inexorablement, les derniers rayons jettent un éclat insoutenable et tu rabats brusquement le pare-soleil, libérant une photographie jaunie qui plane un instant — qui semble une éternité — avant de glisser au sol, sous la pédale de l'accélérateur. Ton pied se dérobe contre le papier glacé et tu perds la notion de l'espace et du temps. Avec sidération, tu fixes le cliché de famille qui représente un homme blond dont le bras protecteur enserre une femme et un enfant. Il esquisse un sourire carnassier. Tu perds ton sang-froid, tu remues les lèvres sans qu'aucun son n'en sorte. C'est pourtant impossible...

Puis c'est le noir complet. Et l'odeur d'humus. Le goût terreux jusque dans ta bouche. Une haleine putride d'outre-tombe.

Le calme est revenu, tout est enseveli dans le linceul de la nuit. Une chouette monte la garde, sinistre sentinelle.

David Pereira

Huis clos à Velléda

Chateaubriand écrivait depuis plusieurs heures. Sa main fatiguait et ses yeux peinaient à discerner les mots esquissés sur le papier. Il s'était isolé dans son silencieux refuge caché sous quelques essences d'arbres — cyprès chauve, cèdre du Liban — à l'intérieur de la tour Velléda. Il avait nommé ainsi ce lieu en hommage à la prophétesse au destin tragique. D'ailleurs, il en avait fait l'héroïne d'un précédent roman : Les Martyrs.

Éreinté par toute cette énergie employée à l'écriture frénétique de son nouveau projet littéraire depuis le début de matinée, Chateaubriand posa soigneusement sa plume, et étira ses membres engourdis. Il réajusta la couverture qui couvrait ses

épaules, redressa un peu son dos endolori, et finit en s'appuyant de manière plus confortable à son siège.

Le feu crépitait dans la cheminée et enveloppait toute la pièce d'une ambiance chaleureuse, inondant le lieu de nuances jaunes et orangées pour seul éclairage. Dehors, la nuit était déjà tombée.

L'homme de lettres luttait désormais contre la somnolence qui, indéniablement, prenait l'avantage sur son adversaire.

Il canalisait toujours son attention sur la fenêtre, comme hypnotisé. Soudain, dans cette obscurité, il discerna deux billes d'un vert vif qui le fixaient. Sur-le-champ, un angoissant frisson le saisit. Le romancier, vacillant, tomba de sa chaise.

Quelques instants plus tard, alors qu'il s'était relevé péniblement, Chateaubriand se trouvait appuyé sur l'encadrement de la cheminée, encore étourdi par la soudaine vision. Il se sentait honteux et, tout en toisant son double dans le miroir qui lui faisait face, dit d'une voix ferme comme pour se rassurer:

« Voilà que je prends peur et m'affole comme un enfant lorsqu'il croit voir des fantômes dans l'opacité de sa chambre! Mon âge et la fatigue me jouent des tours. »

Brusquement, le fracas des coups assénés à la porte le fit tressaillir. Tout son corps s'agita. Avec aplomb, il décida de ne pas laisser l'extravagance de la situation influer sur son esprit. D'un pas ferme et énergique, Chateaubriand s'approcha de la porte. La main sur la poignée, il vociféra:

« Qu'est-ce que ce raffut de tous les diables ? »

La porte à peine ouverte, une bourrasque d'un froid piquant s'engouffra dans la pièce, estompant les flammes qui dansaient dans la cheminée et laissant le romancier les yeux entrouverts, luttant seul contre cet assaut inattendu. Laborieusement, il parvint à fermer la porte. Poussant un soupir de soulagement et recouvrant toute sa tête, l'écrivain ramassa la couverture qui était tombée à ses pieds, la secoua vivement et, alors qu'il finissait d'envelopper ses membres supérieurs, il se figea, horrifié

Sur sa chaise, vêtue d'une robe blanche un peu fripée, à la taille haute remontée sous les seins et largement décolletée, Pauline de Beaumont l'observait, un rictus au coin des lèvres.

« Eh bien, mon chat — je peux toujours vous appeler mon chat, n'est-ce pas ? Vous paraissez effrayé ? Vous ai-je fait peur ?

- Pauline... non c'est impossible, murmura-t-il.
- Vous avez l'air si surpris en me voyant là, assise à votre place. »

Secouant convulsivement sa tête de droite à gauche, une main collée sur chaque joue,

Chateaubriand s'écria:

- « Désespoir !... Qu'ai-je donc ? Cela ne peut être vous, mon hirondelle. Vous êtes morte il y a dix ans maintenant...
- Les morts ne meurent pas parce qu'ils cessent de vivre, mais lorsque nous les vouons à l'oubli. M'avez-vous déjà oubliée ?
- Non... bien sûr que non. Que ne donneraisje pour profiter encore de votre présence à mes côtés! Ah! c'est toujours trop tardivement que nous redemandons à vivre nos plus belles heures pour en jouir mieux! » dit-il, les bras levés au ciel.

Pauline quitta subitement le siège et, d'une démarche langoureuse, s'avança vers Chateaubriand en lui susurrant d'abord :

« Alors rejoignez-moi!»

C'est alors qu'il constata avec effroi que plus elle s'approchait de lui, plus les traits de son visage se décomposaient, des lambeaux de chairs tombant à même le sol.

« Rejoignez-moi ! » dit-elle maintenant d'une voix gutturale.

Aussi, à chaque nouveau pas vers l'écrivain, le corps de Pauline se démembrait. Cet épouvantable et atroce tableau qui se dessinait là, sous ses yeux effarés, était infernal, insupportable.

Ce déluge d'émotions avait vidé son corps de toute énergie. Chateaubriand était tétanisé par la peur. Il ferma les yeux dans un ultime réflexe. Le souffle méphitique d'un dernier hurlement lugubre, comme venant d'outre-tombe, s'échoua sur sa figure. Tout son corps bascula en arrière et sa tête percuta violemment le sol.

Dans un sursaut, l'auteur se réveilla assis face à son écritoire. Dehors il faisait jour. Balayant la pièce d'un œil inquisiteur, il constata que tout était en ordre. Il se mit à rire nerveusement et conclut que cet affreux cauchemar n'était dû qu'à l'extrême fatigue dont il était atteint.

« Je dois sûrement arrêter d'écrire quelques heures. Une pause me ferait le plus grand bien, et un peu d'air frais aussi. » Il se dirigea alors vers la fenêtre et l'ouvrit. Sur le rebord extérieur, une hirondelle morte, lacérée. À quelques mètres, dans le jardin, deux billes d'un vert vif le fixaient. Le chat miaula et s'enfuit.

Gilles Davary

Le chat du Chat

Lorsqu'en 2051, on entreprit des travaux de réfection de la tour Velléda, au fond du parc de la Vallée-aux-Loups, en prévision de son ouverture au public, il fallut creuser quelque tranchée pour amener l'électricité. C'est à cette occasion que, le 7 avril, on fit une double découverte.

La tour Velléda avait servi de bibliothèque et cabinet d'écriture à l'écrivain banni par l'Empereur et retiré loin de Paris – loin à l'époque, dira-t-on aujourd'hui qu'il faut à peine dix minutes pour y venir depuis la station de drone-bus du jardin du Luxembourg.

On découvrit tout d'abord un coffre enterré loin des arbres environnant la tour. Les ouvriers, qui pensaient avoir mis la main sur un trésor de pièces d'or, en furent pour leurs *bitcoins* car, couvercle forcé, on n'y trouva que lettres, notes et épreuves d'imprimerie. A-t-on idée d'enterrer des papiers!

La commission de scientifiques réunie pour analyser et exploiter ces documents dut faire appel aux anciens membres de l'association des Amis de la Maison de Chateaubriand, car, outre le fait que plus personne ne lisait Chateaubriand, encore moins l'étudiait-on. La commission ainsi élargie rendit son rapport un an plus tard, qui concluait à un ensemble d'épreuves des publications de l'écrivain oublié et de correspondances inédites mais sans intérêt pour la connaissance et la compréhension de la littérature du XIX^e siècle. Bref, un flop. Seule une liasse de lettres échangées avec une femme inconnue intriguait les spécialistes. Mais, rapport rendu, la commission fut dissoute.

Pendant ce temps, le chantier d'aménagement allait bon train quand fut découvert un petit tas d'ossements, au pied d'un arbre dont on avait trouvé prétexte qu'il faisait de l'ombre à la tour pour le dessoucher. Nouvelles interrogations. On fit appel à des archéologues de renom et, alors qu'on envisageait déjà l'ouverture d'un parc archéologique, beaucoup plus fun qu'un parc littéraire, ceux-ci douchèrent les enthousiasmes naissants en concluant au squelette d'un chat,

probablement contemporain de la tour Velléda – mais il était impossible de préciser à la dizaine d'années près, y compris au fameux carbone 14 –, présentant cependant une particularité qui appelait l'attention. Le chat avait été ostensiblement décapité. L'intéressant devint intrigant.

On chercha d'abord quelque analogie du côté de Combourg, ce château breton où Chateaubriand avait passé son enfance et où l'on avait découvert dans les années 1880, lors des réfections entreprises par Viollet-le-Duc, le squelette d'un chat emmuré vivant dans la chambre même où François-René avait passé son enfance. Mais en vain.

Alors qu'on rebouchait les tranchées en vue de couvrir les allées d'asphalte, les anciens de la Maison se regroupèrent pour exploiter les découvertes. Se joignirent à eux des anonymes qui avaient pour seul point commun d'avoir participé à des ateliers d'écriture en cette même maison, à l'époque ancienne où l'on lisait des livres, où l'on écrivait sur du papier et, surtout, où l'on revendiquait d'y prendre quelque plaisir.

Car il apparaissait aux yeux de ces happy fews que l'une et l'autre des découvertes étaient liées. En effet, lors de la première expertise de la liasse de lettres de Chateaubriand à la femme inconnue, une des personnes qui travaillaient à la Vallée-aux-Loups, s'était souvenu de cette histoire peu connue

que Chateaubriand avait rédigée dans une première version des Mémoires d'outre-tombe mais qu'il avait biffée des épreuves par la suite, ne permettant pas sa publication. Il y était question d'un cauchemar qu'il avait fait, une nuit de grand vent qu'il écrivait dans la tour Velléda, où il avait revu le fantôme décharné et pour tout dire effravant de l'une des femmes qu'il avait tant aimées, Pauline de Beaumont. Pauline, qu'il avait coutume d'appeler son « hirondelle ». Il v racontait s'être réveillé en sursaut et angoissé à la vue d'un chat, coupable à ses yeux d'avoir tué une hirondelle et de la lui avoir placée à la porte de la tour, comme pour lui signifier la mort définitive de son aimée. Parmi les papiers jaunis du coffre, une des octogénaires du groupe découvrit un texte semblant n'être adressé à personne où il était écrit « Pauline, cette nuit, ie vous ai délivrée FR »

Le groupe des exégètes réunis finit par trouver la clé du mystère dans la liasse de lettres avec la femme inconnue. Dans ces lettres, en effet, Chateaubriand demandait conseil quant à savoir comment briser un sort. Si les lettres réponses n'étaient pas connues, les courriers suivants de l'écrivain laissaient comprendre que la femme, qu'il qualifiait ironiquement de « gentille sorcière », lui proposait tout simplement d'attraper ce chat, de lui trancher la tête puis de l'enterrer tel quel, une nuit

de pleine lune. Selon elle, c'était le prix à payer pour que le fantôme de Pauline de Beaumont puisse recouvrer la paix et n'avoir plus à hanter l'esprit de l'écrivain.

Marie Le Seviller

Les derniers jours du dernier des joueurs

L'invitation était à l'image de la sensation qui se dégageait spontanément du salon, faite de l'odeur indicible qui y régnait, reflétant celle du halo de chaleur que l'on percevait insensiblement, et qui se formait probablement des esprits de chacun s'échauffant à la conversation et au dialogue. C'était une suite de discussions entremêlées sans fin. La maîtresse de maison ne faisant son apparition que plus tard, on pouvait ainsi donner libre cours à plus de courses poursuites, à plus ou moins de fuites en avant, et prendre et donner à ses interlocuteurs de fortune, l'espace d'un moment, un bon mot sur l'instant.

Selon les connaissances des uns et des autres

réciproquement, les langues allaient bon train. On se dévisageait pour tout dire dans l'ordre des choses, intérieurement sans fard, tandis que la conversation émettait des oh et des ah, sans aucun rapport peutêtre avec ce que chacun ressentait l'un pour l'autre au fond de lui-même. Ces non et ces oui, fusaient comme autant de salves de balles à blanc, mais bien sûr pour autant à l'issue de l'entretien, tous ces hôtes distillaient le pour et le contre de ces moments à leur insu. Ce qui se dégageait de leurs paroles jetées en l'air, ressemblait alors à un nuage de lait dans un thé qui vient à peine d'infuser.

Il est à souligner que la maîtresse de maison, devenue veuve, aimait à s'entourer de mondes désinvoltes, charmants et railleurs que formait cette tribu d'acrobates du tout savoir sur Paris!

Cet acteur entre autres, grand amateur de ballets, entré à la Comédie-Française, près de dix ans auparavant. Doté d'un timbre de voix des plus sonores, il laissait ainsi planer le doute entre l'artifice et le pastiche lorsqu'il s'engageait dans une conversation. Dans ce salon avec sa voix haut perchée, il pouvait aller papillonnant, sans que quiconque ne perde un souffle d'un discours discontinu et dispendieux. Avec son air affecté, il savait pourtant à l'entrée de Madame s'assoupir mollement avec un sourire entendu, et prendre pour un outrage ou une révérence une remarque,

c'était selon les circonstances, cependant qu'un jour favorable pouvait soulever le voile de ses propres interprétations au gré des seules apparences. Une cartomancienne se trouvait aussi toujours présente. C'était le type même de la manouche, un genre qui plaisait à la mode de ces temps, et que l'on aimait avoir auprès de soi. Des cheveux défaits sous un voile transparent mauve à ramages, une robe colorée comme un costume d'arlequin dépenaillé, des babouches en guise de chausses, l'ensemble de cette personnalité se faisait ressentir comme une carte postale vieillie au sein du salon de Madame.

Peut-être maintenant, les épopées napoléoniennes ayant fini d'influer ces rives, l'aventure venant à manquer, quelques frissons sur le futur donnaient-ils un change aux vieux songes, pour de nouveaux mondes intérieurs à dompter qui les parcourraient encore un jour ?

Il est à noter aussi, qu'une spécialité de Madame consistait à faire surgir de nulle part, chaque dimanche et pour une fois seulement, ce que les autres nommaient : « un de ses jeunes hommes ». Ça n'était jamais le même à chaque fois, cependant qu'un lien les unissait tous, ces nouveaux venus d'un jour étaient du genre beaux ténébreux. Leurs différences d'aspect ne signifiaient aucun reproche. Seul ce qui se dégageait spontanément de leur personne suffisait à ravir le salon. Une personnalité

hors du commun et cependant pusillanime, tout en contraste, faisait de l'individu un archétype de celui qui demeure insaisissable.

Cette après-midi-là, notre comédien du type égocentrique hystérique était venu accompagné d'une jeune danseuse du corps de ballet de l'Opéra Garnier, et c'est infiniment drôle ce que le volume sonore avait soudain entonné un ton plus aiguisé. Notre jeune danseuse était aussi translucide qu'on puisse l'être! Ce qui arrêtait le regard chez elle, enfin les sens, c'est au'on n'aurait su dire si elle était blonde ou rousse, ou brune. Mais c'est sur son visage, d'un ovale parfait, que tous se pouvaient refléter. Seulement, précisément au moment où Madame arrivait de ses appartements, lui faisant face le bel inconnu du jour se présenta au seuil de la porte d'entrée. Notre homme attira de la part de tous, un de leurs regards des plus scrutateurs que jamais. Tous ces mondains environnants de la place de Paris se surprirent mutuellement. Ce jeune ténébreux, portant redingote et chaussures bicolores, était d'une peau noir ébène. On peut dire que pour une entrée ce fut une entrée! Tous, comme un accord rompu, se tournèrent d'instinct vers le nouveau venu. De ravis ils en devinrent blêmes. Amusante assemblée s'il en est! Enfin chacun feignit la surprise, et tous s'en retournèrent à leurs favoris, mais cependant sur un ton plus feutré que jamais, où s'entremêlèrent ensuite des accents, qui semblèrent être quelque peu dissolus et moins rassérénants qu'à l'habitude. Quelques regards plus hardis et plus familiers du lieu tournèrent des visages biaisants et interrogateurs à la fois en direction de leur hôtesse!

Était-ce une déconvenue de sa part ou bien au contraire une nouvelle proposition qu'elle leur suggérait là ?

Seule sa prestance, qu'elle avait déjà prévue et anticipée, suffit à veiller à leurs déconvenues, nous étions déjà en 1889, quoique même peut-être un peu avant! Après un bref salut notre bel homme fit donc son entrée. Par une volte-face il emporta son mouvement. C'est ainsi que soutenu par l'inattention des convives tournés pour la plupart vers Madame, il se permit un déplacement aussi rapide que net, en une diagonale précise et souple, laissant derrière lui comme une sorte de traînée de poudre. Avec une assurance dans la démarche, que personne ou presque ne perçut sur le moment, à grandes enjambées, notre homme tel un félin se dirigea en diagonale, attiré par la place attribuée aux habitués et aux privilégiés du salon, c'est-à-dire sur l'imposant fauteuil Récamier qui trônait dans un des angles de la pièce.

Celui ou celle qui y prenait place, rassemblait autour de lui toutes les énergies de ces gens papillonnants, et devenait ainsi l'épicentre des sujets de Madame.

Notre beau ténébreux n'échappa pas à la règle. Un puissant instinct avait sûrement attiré là notre beauté noire, sans qu'il ne sache réellement que Madame y installait toujours ceux qui, comme lui, étaient amenés chaque dimanche à voir défiler la ronde effervescente de ses amateurs, et pour ses inconnus, comme notre homme d'aujourd'hui, pour les mieux distinguer en les cristallisant en beautés éphémères au salon! L'hôte ayant trouvé place, Madame afficha un de ses sourires détachés qu'on lui connaissait bien, mais qui cependant se signifia là sur ses lèvres par un ton rouge plus écarlate et vif qu'à l'habitude.

Après l'émoi qu'elle s'était fait une joie de voir surgir auprès de ses coutumiers par l'apparition de ce nouveau bellâtre, elle se détourna pour mieux le laisser en pleine lumière, et prenant soudain le bras de notre jeune danseuse, elle-même surprise et se laissant guider comme il sied à une jeune première, elles arrivèrent auprès du piano, lui seul témoin vibrant, anonyme et séculaire de la vie qui passe, enchantante et parfois surprenante lorsque le zèle se mêle à l'énigmatique! Les sons de la salle reprirent aussitôt leurs tons alertes, seuls des regards furtifs en direction de la nouvelle venue trahissaient encore quelques curiosités d'un

nouvel ordre. Mais enfin Madame ne changea rien ni à son allure, ni à son apparence avenante et détachée. Aussi soudain qu'elle avait pris le bras de la ieune danseuse, elle s'en détacha tout aussi soudainement, l'accompagna jusqu'à la harpe dont elle jouait à merveille, paraît-il, et s'en retourna rejoindre des groupes d'habitués, attablés autour de tables de jeux ou de conversations. Chacun trouvait sa place selon l'esprit, la sensibilité, l'humour aguerri aux choses et aux goûts de l'époque que formait le petit salon en toute occasion pour ces dimanches. tout en tulles et en stucs parfaitement agencés. Les conversations à bâtons rompus se statuaient le plus souvent entre entregents, parfois amusantes. parfois désuètes, néanmoins souvent ampoulées pour amuser une galerie complaisante. Enfin de quoi faire rire ou sourire en cette fin de siècle! Tout y participait de cette façon! Argent, honneurs, rang, un monde en somme! Notre invité insolite dès l'abord ne sembla pourtant pas goûter à ces joies.

Mais c'est ainsi que Madame les aimait, distants, hors de portée, ne faisant cas de rien ni de personne, enfermés dans une bulle transparente qu'on n'osait franchir.

Après son incisive installation, il prit connaissance par un regard circulaire sur ceux et celles qui l'entouraient, il laissa traîner un léger rictus qu'il finit d'ajuster en regardant Madame toute à ses tribulations. Il était d'une élégance toute particulière, très dandy dans son attitude relâchée, il portait de plus les stigmates de sa race et cette grâce dans la souplesse du corps qui lui est propre, ce qui donnait à l'ensemble un charme fou et une attirance où se mélangeaient tout à la fois l'envie, le trouble et la distance. Il semblait inaccessible. C'est sous ces auspices que notre homme apparut portant pourtant un visage grave et immuable.

Avec cette espèce de détachement, il devenait l'antithèse des personnages l'environnant, ceux dont l'esprit, les rituels, la grâce étaient devenus guindés par trop d'apparats, et de contrefaçons.

Au bout d'un certain temps, on put alors ressentir que peu d'entre eux supportèrent d'être soudain le miroir d'une autre nature, aussi provocante que celle de cette nouvelle recrue! D'ailleurs pour faire contrepoint notre danseuse se vit tout à coup assaillie par une foule d'admirateurs intéressés par son art et sa gracile beauté! Notre homme, poseur, les jambes entrecroisées, sa redingote grise retombant sur les deux pans du Récamier, une chemise d'un blanc immaculé sortie d'un gilet pourpre faisant découvrir un magnifique cou posé sur une poitrine d'éphèbe que l'on devinait à peine, un regard d'acier, des pommettes hautes sur des lèvres tranchantes. Un portrait analogue à ses condisciples qui s'étaient déjà vus en cette même

place. Après qu'il eut quitté du regard l'assemblée de Madame, c'est comme s'il eut été isolé chez lui en état de méditation toute intérieure! Seul un léger tourment presque imperceptible semblait parfois saillir aux travers de ses sourcils qu'il avait épais, lorsque quelqu'un ou quelqu'une s'approchant, tentait d'entamer un brin de convenance en guise de conversation. Oui mais pour autant, quel qu'en fût le sujet, ils ne se voyaient répondre que par des soupirs de fortune, suivis aussitôt d'un clignement d'veux las et vagues sur une figure toujours acquiesçant. Par ses silences ponctués, il faisait aussitôt ressentir à son interlocuteur son désintéressement à l'invitation de poursuivre le débat. Madame toute en élégance tourbillonnait de tables en tables. Les hôtes s'essayant à ce qu'ils avaient de mieux. Madame feignant d'être elle étonnée d'emblée, surprise involontairement, voire charmée de leurs anecdotes sur d'autres familiers. par exemple absents ce dimanche, ou sur des sujets aussi divertissants que les spectacles du moment, ou les algarades de personnalités en vue.

Il est à noter que personne parmi les invités ne se permettait jamais aucune allusion sur ces différents jeunes beaux et ténébreux qui ne faisaient jamais qu'une seule et dernière fois leur entrée dans ce cercle très restreint.

Notre divin homme de l'après-midi, après avoir

sondé l'aréopage du jour de Madame pendant encore un long moment, prit soudain sur le coin d'une table attenante au fauteuil, avec cette même désinvolture à laquelle il semblait particulièrement attaché et comme désintéressé par l'assemblée et ses festons, un livre posé là au hasard et qui paraissait l'attendre. Le titre en était : Les derniers jours, du dernier joueur.

C'était bien la première fois qu'une de ces sortes d'invité spécial de Madame fit ce geste en toute désinvolture!

Prendre un ouvrage et se mettre à le lire! Cependant que tous ceux qui le surprirent, feignirent l'indifférence. Oui! Un de ces excentriques probablement! Et notre homme d'en oublier tout le décorum qui l'entourait, commenca de s'absorber tout entier à la lecture de l'ouvrage insolite. Cependant que quelquesuns des convives se prêtèrent çà et là des regards, des sourires amusés et entendus à travers la salle entière. Et comme par ricochet des mots se mirent à tourbillonner, Échec! Échec! Échec! Et mat! reprit l'écho. Fut-ce le dernier mot émis par notre comédien lui-même, et qui retentit aux travers des consciences de chacun? On put l'apercevoir çà et là riant à gorge déployée, appuyé contre la colonne de marbre rose où reposait le buste de ce cher François-René de Chateaubriand, seul hôte au regard bienveillant et sévère à la fois, parmi cette foule bigarrée et éparse.

Madame n'y prêta pas la moindre signifiance non plus. Notre beau ténébreux ne gardait-il pas ce qu'il avait de plus précieux : son allure et sa prestance! Jusque-là il répondait entièrement aux critères requis au besoin de Madame!

Cependant tandis que les heures tournèrent, notre homme semblait pris d'une frénésie imperceptible à la lecture de ce livre énigmatique. Chacun s'attendait pourtant à ce que Madame lui fît faire son entrée nommément aux conventions dans ce demi-monde. Non! Rien de tel pour cet inconnu-là! Pas de présentation, pas de cérémonie, le rituel obligé s'effaça. Cette latitude laissa à notre hôtesse seule les besoins de la représentation!

Le bien-être affiché de notre bel homme, son activité, Madame trouvait-elle en cette allure, un moyen supplémentaire de montrer à quel point elle savait dénicher l'introuvable qui détonne, pour surprendre un auditoire blasé aujourd'hui tout littéraire ?

D'ailleurs il sembla précisément ce jour régner dans notre salon, comme un souffle hors des conventions habituelles. Tous se prirent alors à ne plus prendre des airs, à laisser courir des paroles même involontaires parfois, mettant au jour leurs petits écarts, leurs pensées cachées, laissant aussi

de côté leur quant-à-soi, enfin tout un attirail de conventions jusqu'alors fort retenu chez Madame. Il en était ainsi, elle l'exigeait, elle le portait dans sa nature de n'aimer que le convenu et le courtois. Même la musique entonna des airs qui sonnèrent plus puissamment, répondant par là au tintamarre qui se déployait maintenant sans ambages, en une sorte de grande ritournelle parmi l'assemblée générale. Notre homme lui, hors d'atteinte, restait rivé aux lignes de ce livre, alors même que le ressort de quelques reparties venues des invités les plus chers de Madame était comme projeté dans une bulle d'air qui finissait en éclats à travers les quatre coins du salon. Tiens! Le joueur de Monsieur! entendait-on soudain, suivi de rires sonores. Mais rien ne pouvait altérer la gravité du visage et la noblesse du port de notre bel inconnu! Le tout tenait d'une valse à trois temps : notre lecteur tout à son entretien, Madame au-dessus de la mêlée, et nos têtes rieuses laissant l'atmosphère planer au gré de leurs interlocutions.

Personne n'osa malgré la curiosité ambiante demander à Madame, dans quelles circonstances précises elle avait pu rencontrer cet homme que tout intriguait, si différent et pourtant à l'égal de ses autres chérubins d'un après-midi.

Quant à elle, tout dans son état, dans ses manières, où pourtant rien d'affecté ne se percevait,

portait les stigmates d'une femme assouvie, maîtresse d'elle-même.

Était-ce dû à son veuvage, pourtant un mariage sans amour, ou à la délivrance de celui-ci?

Depuis longtemps cette femme avait pris soin, sous des postures improvisées, de ne retenir rien de tout ce beau monde qu'elle avait su par son charme et ses connaissances assembler, ce qui donnait à ses salons une ambiance souvent ouatée et sereine. Oui c'était l'époque où la liberté se simulait sous les replis de l'immaculée innocence pour mieux se faire entendre ou pour mieux se faire désirer.

Pouvait-on aussi y voir là les réminiscences d'une vie tortueuse, s'il en est ?

En effet son défunt mari ayant été un grand libertin, venu d'une classe supérieure à la sienne, il se proposa après son mariage de ne rien changer à ses mœurs dissolues adoptées durant son célibat. Non, il ne fut pas enclin à y mettre un terme auprès de Madame. Ce fut pourtant un mariage de passion pour lui, il avait enfin pu céder sur un coup de tête à cette jeune beauté nouvelle, dans son univers clos d'aristocrate. Et pour notre héroïne un mariage de raison, venant de la petite bourgeoisie, elle ne savait presque rien de son futur mari, encore moins de ses particularités, qu'elle ne pressentit pas ou presque, n'ayant en réalité sur ces sortes de relations humaines qu'une vague et suggestive conception.

Et comme il était alors d'usage, elle accepta cette association et ses contrefaçons. Lorsqu'elle découvrit rapidement les us et coutumes de son époux, ceux-ci la laissèrent dans un tel désarroi, que seule l'accession à son nouveau statut, put faire écho à une grande détresse intérieure. Elle se replia alors sur les codes de leur rang, et ne négligea rien des habitudes sociales de ces temps. Banquets, réceptions, opéra, théâtres, bals masqués...

Et c'est ainsi qu'après la mort violente de son époux Charles Auguste, la vie reprenant son cours, elle ne trouva son originalité du beau ténébreux que pour remplacer comme une image manquante à sa vie conjugale irrésolue.

Mais, revenons à nos hôtes. Notre homme que tout intriguait, le temps semblait cependant s'appesantir autour de lui dans ce salon. Quelquesuns des plus tentés, passaient çà et là auprès de notre homme toujours livré à sa lecture, avec parfois des accents frénétiques dans la manière de tourner ses pages. Mais les femmes notamment, que la curiosité anime, aimaient à venir frôler les montants du fameux fauteuil, s'y asseoir éventuellement, s'y éventer parfois, jusqu'à tenter en guise d'alternative un brin de début de mise à l'épreuve : au fait, connaîtriez-vous aussi cet auteur fameux... Mais rien n'y faisait. Notre homme lâchait sa lecture, levait la tête comme hébété,

adressait un sourire figé et surpris, répondait par un non ou par un oui sans suite, et s'en retournait immanquablement à son ouvrage. C'était comme si il y eut une dissonance entre eux. Si bien que tous finirent enfin par s'en lasser, puis simulèrent l'indifférence, pour s'en détacher complètement, ce qui laissa tout à loisir à notre homme la constance de s'engager entièrement à la découverte du récit.

L'après-midi passa à la vitesse d'un éclair, et on en aurait oublié notre lecteur. Les pages tournées du livre en marquaient pour ainsi dire les minutes. Après quelques heures, les moins enjoués ou ceux que des devoirs obligeaient de quitter le monde en début de soirée, une fois partis ne semblaient pas plus manguer que cela aux autres habitués. La maîtresse de maison s'installait elle-même aussi alors plus volontiers, plus longuement aux différentes tables, elle se faisait plus présente, également rires et exclamations émettaient des éclats plus percutants, plus personnels. Notre homme que ni arrivées ni départs n'avaient fait invariablement changer de posture, celle dégagée des contraintes du monde extérieur, et qui fait qu'on se laisse doucement emporter au sein d'une œuvre, au point de ne plus sentir d'autre présence que son imagination vagabonde, pour finir par s'y engouffrer complètement, montrait des signes parfois d'agacement physique tout de même, et sa gestuelle s'en trouvait changée. Elle prenait des accents convulsifs. Il émettait aussi parfois un rire rauque cependant qu'un rictus troublé parcourait involontairement son visage.

Mais voici qu'alors une fois la dernière page tournée, jetant un dernier regard interrogatif au buste qui jalonnait le fauteuil, il se leva prestement, posa d'un geste hâtif le livre, prit soin de s'excuser auprès de son hôtesse, surprise mais à peine désemparée, et sans plus d'explication, se retira de la pièce, se précipita en direction du grand escalier menant à la sortie, qu'il dévala comme une ombre furtive et adroite. Il entendit pourtant une voix lui persifler d'en haut : « Bel homme, vous semblez oublier votre haut de forme. » Dans sa hâte il ne répondit pas à l'invective.

Une fois dehors il dut se résoudre à prendre une voiture. Une pluie battante cinglait violemment à ses tempes raidies, à son corps devenu trop brûlant sous l'échauffement de cette lecture enragée qui avait rendu ses nerfs à vif, pour supporter encore une autre gifle, celle du temps! Une fois monté dans la calèche, il y reconnut la liseuse de bonne aventure qui s'en retournait chez elle, sans doute le cocher avait-il cru bon, avec ces intempéries, de prendre ces deux-là ensemble puisqu'ils sortaient du même hôtel particulier! Une fois notre homme installé, elle lui prit âprement la main, d'un regard

froid elle le toisa, puis lui glissa à l'oreille de sa voix vibrante et ténue : impair, passe et manque! Le tilbury disparut sous un rideau de pluie et de grêle...

Au beau milieu de la semaine suivante seulement, notre maîtresse femme, étonnée de ne plus avoir de nouvelles de son ex-protégé, se promit de se rendre chez lui, rue Bonaparte. Son haut de forme resté là comme une énigme, sa lecture ininterrompue de cette œuvre, d'autant que son propre mari en était l'auteur éponyme, la désopilait. Elle n'avait jamais voulu jeter le moindre regard sur ses écrits. Et puis de son côté elle s'était juré, parmi ses jeunes prises, de n'en laisser jamais aucune lui échapper après les dimanches! Elle se disposait toujours à les revoir, au moins une dernière fois, pour les congédier définitivement, avant que ce ne fût l'inverse bien sûr, absolument comme pour conjurer l'ombre de Charles Auguste!

C'est ainsi, qu'accompagnée de son nouveau et beau ténébreux, nommé Max celui-ci, ils arrivèrent devant le 41 de la rue Bonaparte. Madame ne posait que rarement le pied, toujours pour des questions de convenances, en dehors de ses quartiers habituels. Mais là secourue par Max, elle ne se sentit pas trop désorientée. Lui de son côté, comme tous ses congénères, n'avait pas posé la moindre question sur l'entretien qu'elle souhaitait avoir, avec une ancienne connaissance, avait-elle affirmé!

L'immeuble était vétuste mais bien entretenu. Au grand soupir de Madame la loge du gardien se tenait vide d'âme. Il leur fut un peu difficile de reconnaître exactement l'emplacement de l'antre de notre homme. Un souvenir pourtant revint soudain à Madame, oui elle l'avait entendu dire, au cours de leurs deux ou trois rencontres avant ce fameux dimanche, que non seulement de chez lui il respirait le plus bel air de Paris, mais encore qu'il y embrassait sa plus belle vue. C'était d'ailleurs cela qui avait retenu son attention à elle, elle avait trouvé tant de charme à cette évocation! Il fallut qu'il habitât au moins sous les combles! Madame résista quelques instants, l'ascension lui sembla pénible tout d'un coup. Mais Max, que la curiosité poussait, la devança, et se décida à y aller le premier. Arrivé au seuil du dernier palier, une porte à demi ouverte s'offrit à lui, il finit de lui faire faire son dernier quart de tour porté par un léger coup du pied sec.

Il ne pressentit rien, il ne vit simplement que son propre reflet dans un miroir où les mots, « au dernier des joueurs », étaient inscrits en lettres capitales rouges. Prenant alors du recul, il s'aperçut qu'une corde pendue au lustre de la chambre, encadrait ainsi sa propre image, éclairée par un ciel bleu et dégagé!

Isabelle Fiévet-Rossignol

Passage du livre

Ce vendredi 13 janvier, elle se tenait à 10 heures devant l'arbre à livres du parc de la Maison de Chateaubriand, pour y piocher sa lecture hebdomadaire. L'arbre à livres était un grand tronc d'arbre mort, planté à la verticale et creusé de cinq casiers remplis de livres. Déposés là par les employés du parc, ils étaient destinés à tenir compagnie aux promeneurs, qui pouvaient se servir à leur gré. Ce jour-là, les casiers étaient pleins. Tous ces volumes formaient un ensemble de couleurs chatoyantes. Les livres, petits ou grands, vieux ou neufs, semblaient l'appeler: « Moi, moi, moi... prendsmoi! vas-y, essaie-moi! »

Chacun y allait de sa voix, certaines flûtées,

d'autres éraillées, parfois avec un léger accent... Ce tintamarre en devenait assourdissant. Aussi prise de vertige, elle ferma les yeux, pour faire cesser ce bruit dans sa tête. Sous ses paupières closes, les murmures s'arrêtèrent, seul le bruissement des feuilles alentour titillait encore ses tympans.

Elle rouvrit les yeux : les livres devenus muets, étaient serrés les uns contre les autres, au gardeà-vous. Ils l'attendaient, pleins d'espoir, tout en obéissance.

Elle en prit un puis, apitoyée par son voisin, un deuxième, et ainsi de suite jusqu'à tenir dans ses mains une pile de douze livres. Elle fit quelques pas jusqu'à son banc habituel, sous le cèdre du Liban, y déposa sa pile et s'assit. L'un des livres lui échappa des mains, elle se baissa pour le ramasser et le déposa seul, non pas du côté de la pile, mais de l'autre côté du banc. Elle perçut alors un léger « ouf ! », comme de soulagement. Elle examina le petit volume, il était tout jaune, et n'avait ni titre, ni nom d'auteur, seulement un éditeur : L'alchimiste.

Un peu interloquée, elle se retourna néanmoins vers la pile des autres livres, et commença par les feuilleter un par un, afin de choisir celui ou ceux qu'elle emporterait chez elle. Elle décida de se limiter à une minute pour consulter chaque livre, et mit le chronomètre de son téléphone portable en marche. À chaque bip de fin, elle déciderait

du sort du livre qu'elle tenait en main : soit elle l'emporterait, soit il retournerait dans l'arbre.

Son activité était fébrile, toutes les images esquissées par les livres se bousculaient et se juxtaposaient dans son monde mental.

Après les onze bips, elle avait choisi trois livres à emporter et huit à replacer dans leurs casiers.

Restait le petit livre jaune, elle se tourna et tendit sa main vers lui, un éclair balaya alors son champ visuel. Elle ferma les yeux de façon instinctive et lorsqu'elle posa de nouveau son regard sur le livre, il s'était retourné de l'autre côté. Elle sursauta de surprise puis baissa les paupières quelques secondes. Son esprit lui jouait des tours!

Enfin, elle rouvrit grand les yeux et se saisit fermement du livre, en disant : « Ça suffit, maintenant, toi ! »

Quelle idée saugrenue de discuter avec un livre! Elle hocha la tête, poussa un soupir, sourit et ouvrit le petit livre jaune.

Elle lut:

« Depuis la mort de ton père, chaque vendredi matin à 10 heures, tu fais le tour du parc de la Maison de Chateaubriand, à Châtenay-Malabry. C'est un rituel de ressourcement.

Ce parc dessiné à l'anglaise, avec une vaste prairie au centre, où paissent quelques moutons, est

bordé d'arbres centenaires, dont les majestueuses branches forment autant d'abris protecteurs en cas de pluie. C'est un lieu pour des promenades romantiques, dans une nature paisible et savamment agencée qui offre au visiteur un espacetemps calme et régénérant.

Il te suffit de suivre les allées, de t'asseoir sur les bancs disposés autour de la prairie, de reprendre ta marche, en jetant un coup d'œil sur le paysage à travers l'un des cadres disposés à bon escient en bordure de prairie, pour saisir les détails du parc.

Tout est facile et tranquille. Et chaque vendredi, tu jouis pleinement de ce décor, où ton esprit peut se libérer de ses souvenirs, où ton cœur retrouve l'envie de sourire à la vie, où l'ici et maintenant reprend le dessus sur les peines d'hier et les soucis de demain, et d'ailleurs.

Un de ces vendredis matin, un an après la mort de ton père, alors que tu es assise sur le banc placé sous le cèdre du Liban, un inconnu t'accoste.

C'est un homme de 60 ans, tout vêtu de noir, trop élégant pour une promenade matinale dans la nature. Ses cheveux blancs et bouclés encadrent son visage hâlé et souriant. Hormis son âge, il ressemble à l'un de ces chérubins dont les têtes ornent les églises baroques de Prague et d'Italie.

Après un petit salut d'un autre âge, il te demande l'heure.

"10h15, monsieur", est ta réponse.

À ces simples mots, le corps de l'homme est saisi d'un sursaut, son visage devient cramoisi et ses bras se mettent à s'agiter. Plein d'embarras et de confusion, il bredouille un remerciement rapide et s'en va à grands pas, levant les bras vers le ciel, comme pour l'implorer, il répète : "C'est trop tard... c'est trop tard!"

Tu le suis des yeux et t'étonnes qu'il prenne l'allée faisant le tour du parc, au lieu de prendre le chemin de la sortie. Étrange, cet homme visiblement pressé entame une promenade dans le parc.

Tu souhaites aussi faire le tour des allées, mais préfères le différer de quelques minutes pour éviter le risque d'être touchée par ses ondes d'agitation.

Après avoir aperçu la silhouette noire passer loin derrière un massif, de l'autre côté de la prairie, tu décides que tu peux te mettre en route à ton tour. La distance avec l'énergumène est suffisante pour que tu ne le rattrapes pas.

Tu pars donc et chemines à ton rythme, t'arrêtant pour saluer une brebis et ses agneaux, t'asseyant sur un banc, admirant la Maison de Chateaubriand à travers un cadre. Tu flânes, libre de toute inquiétude. Aussi, quelle n'est pas ta surprise, lorsqu'arrivant vers les tables du salon de thé du parc, tu vois l'homme en noir, tranquillement assis sur une chaise blanche, légèrement penché vers

l'arrière, un sourire béat sur les lèvres, plongé dans la lecture, apparemment savoureuse, d'un petit livre jaune.

Après un bref temps d'arrêt, tu passes lentement devant lui, en l'observant attentivement. Mais plus tu t'approches, plus tu es éblouie. Le petit livre jaune irradie un halo de lumière autour de son lecteur. L'homme est comme protégé dans une Bulle et ne te remarque même pas. Tu te caches derrière un buisson de magnolias et l'épies. À chaque fois qu'il tourne une page, un éclair jaillit. Pourtant, l'individu ne semble pas du tout perturbé.

Soudain, il ferme le livre et le pose sur la table. Le halo de feu s'éteint alors. Tu saisis ta chance et t'approches.

D'un air dégagé, mais le cœur battant la chamade, tu l'abordes par un "comment allez-vous? nous nous sommes croisés tout à l'heure, vous aviez l'air très inquiet..."

Son regard quitte le livre et atterrit sur toi.

Tu poursuis:

"Vous aviez l'air si pressé, je suis étonnée de vous retrouver là, assis, en train de lire..."

Il te sourit, écarte un siège et t'invite à t'asseoir.

"Aimez-vous lire, madame?

- Oui... oui.
- Et voyager dans l'espace-temps ?
- J'adore."

Il te désigne le petit livre.

"Vous voyez ce livre? Il y a toute ma vie dedans. Et pourtant, je n'en suis pas l'auteur...

— Je peux voir ?"

Tu t'es déjà saisi du livre. Tu n'as pas attendu sa réponse. Tu l'as ouvert et un éclair a jailli. Tu baignes dans un monde de lumière. Tu n'entends déjà plus qu'une voix lointaine... Une silhouette floue passe devant toi... Tu plonges dans l'enchantement. »

« Madame... madame... excusez-moi. » Elle ouvrit lentement les yeux, obligée par l'insistance de la voix. Elle leva son regard vers lui. C'était un homme de soixante ans, tout vêtu de noir, trop élégant pour une promenade matinale dans la nature. Ses cheveux blancs et bouclés encadraient son visage hâlé et souriant. Hormis son âge, il ressemblait à l'un de ces chérubins dont les têtes ornaient les églises baroques de Prague et d'Italie.

Après un petit salut d'un autre âge, il lui demanda l'heure.

« Je ne sais pas, Monsieur... Mais comme je ne peux vous indiquer l'heure, laissez-moi vous remettre de quoi passer le temps. »

Elle lui tendit alors le petit livre jaune qui avait glissé sur ses genoux. L'homme le prit en main, et dans une marque de profonde gratitude, s'éloigna lentement à reculons. Puis, il reprit le sens normal de sa marche et alla s'asseoir sur un banc plus loin. Elle le suivait du regard et fut soudain prise d'un énorme fou rire. Il venait d'ouvrir le petit livre jaune et une étincelle en avait jailli.

Il était onze heures, et temps de partir. Elle ramassa alors les onze livres posés sur le banc, en rangea huit dans les casiers de l'arbre à livres et en garda trois avec elle. Elle les rapporterait vendredi prochain.

Gilles Davary

Le conte du comte qui compte

Sur un banc du jardin du Luxembourg, non loin du bassin de Neptune, Monsieur de Chateaubriand s'est assoupi.

En ce début du mois de mai 1849, le soleil de midi lui tient lieu de couverture, qui réchauffe ses os de septuagénaire.

Cloc. Cloc. Cloc.

Le son ténu d'un martèlement saccadé encore lointain entre à peine dans ses oreilles endormies.

Cloc. Cloc. Cloc.

Le pas certain d'une canne ferrée lui fait lever mollement un sourcil fatigué.

Cloc. Cloc. Cloc.

Le choc métallique d'un bâton épais attire son

regard sur l'homme dont c'est visiblement l'une des jambes.

- « Puis-je?
- Je vous en prie. »

L'homme, à peine entr'aperçu de face, se tourne et s'assied sur le banc.

Chateaubriand est intrigué.

Il ne connaît pas cet homme; le visage, trop brièvement observé, ne lui est pas du tout familier. Mais, pourtant, quelque chose en lui a vibré. Quelque chose d'assez fort pour le tirer de sa somnolence post-prandiale et de sa rêverie.

Car Chateaubriand a coutume de rêver ; c'est même ainsi qu'il crée son œuvre.

Depuis qu'il loge rue d'Enfer, il se rend quotidiennement chez son égérie, Madame Récamier, sa Juliette, qui réside près le carrefour de la Croix-Rouge. Traversant le parc du Luxembourg, il aime à s'arrêter sur l'un des bancs et à rêvasser, ainsi exposé à un mélange de saveurs ensoleillées quasi-italiennes – ô sa chère Italie – et de rumeurs affairées de Paris.

L'homme qui le côtoie reste coi.

Énigmatique par la posture tout d'abord.

Tout de noir vêtu, de pied en cap, il se tient droit, rigide presque, sans s'adosser au banc. Du coin de l'œil, Chateaubriand l'épie.

Bien qu'il soit frileux, la douce chaleur de mai l'a découvert quelque peu. Comment son voisin supporte-t-il sa redingote fermée haut et surtout, ce couvre-chef mal séant en feutre crasseux, sorte de haut de forme rapetissé, tout comme son pantalon de toile sombre ? Sort-il d'un enterrement ? Il semble que le glas ait sonné, il y a peu, à Saint-Sulpice.

La quiétude du parc est émolliente et Chateaubriand, à nouveau, s'endort.

Le bruit des enfants qui courent, le son des paroles qui fusent, tout s'éloigne, s'estompe pour disparaître. À peine entend-on un petit ...

Cloc. Cloc. Cloc.

... ces coups ...

Cloc. Cloc. Cloc.

... je les ai déjà entendus ...

Cloc. Cloc. Cloc.

... mais où ? ...

Cloc. Cloc. Cloc.

... mais quand? ...

Une nouvelle fois tiré de sa somnolence, Chateaubriand s'étire, autant que ses vieux muscles le permettent à ses articulations.

Cloc. Cloc. Cloc.

L'Homme noir – c'est ainsi que Chateaubriand a

baptisé son voisin, *in petto* – fait heurter sa jambe de bois contre le pied du banc.

- « Pensez-vous effrayer ainsi les pigeons parisiens ? lui sourit l'écrivain.
- Que nenni, Monsieur le Vicomte, peu me chaut la basse volaille de ce bourg. Je compte.
- Ah... » s'interroge Chateaubriand. Puis, après quelques secondes en suspens : « Nous connaissons-nous ?
- Je vous connais, oui. Et vous me connaissez.
 Du moins, me connaissiez.
- Pardonnez ma curiosité mais moi qui suis physionomiste et n'oublie guère les visages rencontrés, je suis mis en défaut. À qui ai-je l'honneur?
 - Et pour cause, vous ne m'avez jamais vu...
 - Comment vous connaîtrais-je, alors?
 - Vous m'avez entendu. »

François-René de Chateaubriand reste pantois devant ces réponses.

- « Mais vous n'avez pas répondu à ma question. Me direz-vous qui êtes-vous ?
 - Je suis le Comte de Combourg. »

Et l'Homme noir de tourner son visage vers celui de Chateaubriand.

Ce dernier, bouche bée, ne comprend pas.

Cloc. Cloc. Cloc.

Chateaubriand cille, regarde autour de lui, se

frotte les yeux et fixe son interlocuteur.

« De Comte de Combourg, il n'en est plus depuis que feu mon frère a rendu son âme à Dieu, après que d'horribles hommes l'ont aidé, il est vrai, il y a de cela tant d'années... Comment osez-vous prétendre que...

— Je suis le Comte de Combourg... éternellement », fait l'Homme noir.

Et de frapper le sol de sa jambe de bois.

Cloc. Cloc. Cloc.

« Je suis le Comte. Et je compte.

- Monsieur, qui que vous soyez, je vous prie de ne pas vous moquer de moi », s'émeut Chateaubriand, qui tente de jouer l'offusqué en se levant. Mais son corps n'est pas à la hauteur de sa contrariété et il doit se tenir au banc pour ne point défaillir. « Je trouve votre plaisanterie de très mauvais goût et non loin de faire insulte à un nom prestigieux.
- Ne vous emportez pas, monsieur le Vicomte.
 Car ce nom, je le porte depuis bien avant votre frère, avant votre père et avant le père d'icelui.
 - Mais enfin...
 - Asseyez-vous et écoutez-moi, je vous prie. »

Alors Chateaubriand reprend la place qui est la sienne. L'Homme noir se lève à son tour, fait quelques pas et se place devant l'écrivain.

Cloc. Cloc. Cloc.

« Entendez-vous enfin ? Vous souvenez-vous ? » Illumination mémorielle, Chateaubriand comprend en un instant.

Ces coups... ce bruit saccadé, ce son tantôt grave, tantôt dans les notes claires, bien sûr, il les connaît... ou plutôt, il les a connus. C'est Jambe-de-Bois, tel qu'il avait nommé le Comte de Combourg qui hantait le château éponyme. Chateaubriand se souvient que, jeune enfant reclus dans sa chambre isolée de la bâtisse médiévale, il claquait des dents dans l'attente des pas du fantôme de ses ancêtres dans sa tour.

Pêle-mêle affluent à la surface de sa conscience les parfums d'angoisse et les effluves apeurés enfouis au plus profond de sa mémoire de garçon d'à peine dix ans.

Et les domestiques qui lui fardaient l'esprit d'histoires de revenants aux volontés terrorisantes. Et son père qui le narguait chaque matin d'un ironique « Monsieur le Chevalier aurait-il peur*? ». Et sa mère qui tentait de malhabiles consolations, davantage propres à lui faire craindre la nuit suivante qu'à le rasséréner.

« Me reconnaissez-vous enfin? l'interroge l'Homme noir, qui a compris que Chateaubriand a compris.

^{*} Chateaubriand, Mémoires d'outre-tombe, livre III, chapitre 3.

- Oui. Moi qui avais fini par vous ranger au rayon des vieilles sornettes de nos bonnes gens superstitieuses, voici que vous êtes ici... Mais je me permets de pousser la curiosité... de savoir ce qui vous amène ici, devant moi, ce jour d'hui. Car je ne puis croire que vous voici par hasard...
- En effet. Je compte. Je compte les secondes.
 Celles qui nous séparent de l'heure dernière.
 - Ultima necat *.
- Oui. Mais ce n'est pas la vôtre. Je me rends de ce pas auprès de votre amie Madame Récamier car le compte à rebours du Comte de Combourg pour elle a commencé. »

Sous le choc des propos, Chateaubriand se lève d'un bond et fait face à l'Homme noir, comme s'il voulait en découdre.

« De grâce, Monsieur le Comte, pas elle! Laissezla vivre, laissez-la vivre encore, clame-t-il, entre colère et supplication. Ne touchez pas à ma Mie, à ma Muse, à ma Juliette. Elle est tout pour moi. De grâce, laissez-la vivre encore! Je veux la voir, laissezmoi partir pour la voir encore...

— Mais, Monsieur le Vicomte, vous êtes mort. Depuis presqu'un an déjà. »

^{* «} La dernière tue »

Préface	11
Gilles Davary Les sous-lieutenants	15
Nadia Mouton Disparitions	19
Max Galula Premier amour	27
Anne-Cécile Lecompte Dead end	37
David Pereira Huis clos à Velléda	43
Gilles Davary Le chat du Chat	49
Marie Le Seviller Les derniers jours du dernier des joueurs	55
Isabelle Fiévet-Rossignol Passage du livre	73
Gilles Davary Le conte du comte qui compte	81

Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand

Directeur : Bernard Degout Directeur délégué aux publics : Véronique Martin-Baudouin

> 87, rue de Chateaubriand 92290 Châtenay-Malabry 01 55 52 13 00 http://vallee-aux-loups.hauts-de-seine.fr

Reproduction interdite © tous droits réservés Mai 2019

Comme les sept étapes de la vie de l'homme exposées par Jacques à l'acte II, scène 7 de la pièce de William Shakespeare, *Comme il vous plaira* (1599), ils étaient 7. Sept « écrivants » qui, au printemps 2018, ont participé à la première édition du Projet Chateaubriand pour se lancer dans l'écriture d'une nouvelle.

Tous ont mené à bien la rédaction de leurs histoires ici réunies. S'y côtoient le souvenir d'un lointain et impossible amour de Chateaubriand et un intrigant récit aux allures de road movie. Au détour d'autres lignes, l'on est interpelé par un surprenant petit livre jaune posé sur un banc du parc de la Vallée-aux-Loups. Plus loin, ne serait-ce pas Chateaubriand écrivant dans la tour Velléda ? Dans un autre parc, l'on croise un mystérieux homme en noir de bien étrange allure. Ailleurs, les murs blancs d'un hôpital. Là, un salon rempli de singulières convives et d'un hôte tout particulier. À ces histoires se mêlent celles de deux jeunes militaires et d'un squelette insolite...

Ne dirait-on pas que l'on a bien là des nouvelles de Chateaubriand ?

ISSN: 2804-133X ISBN: 979-10-93187-37-2